

# « Que me sentez-vous, anglais ou arabe ? »,

me demanda un jour Albert Hourani. La question me déconcerta. J'hésitai longtemps à répondre. D'ailleurs, que lui ai-je répondu au juste ? Ai-je osé lui dire que je sentais en lui comme en moi-même, comme en quelques autres du Nord ou du Sud, l'appartenance aux deux rives ?

Anglais, il était et se voulait, d'Oxford, il gardait le cant. Lorsqu'il donnait une conférence — pardon ! *a lecture* — et qu'effectivement, il la lisait, avec ce sérieux, cette fausse austérité et jusqu'aux hésitations de rigueur, on reconnaissait le *fellow* d'un docte Collège. Mais je ne pouvais oublier que notre première rencontre avait eu lieu dans la montagne libanaise, patrie de ses ancêtres, ni que m'avait dès l'abord frappé, l'accent latin de son visage. Un Méditerranéen, ou plutôt un descendant de ces Arabes de Ghassan qui portent le message de Rome et de Byzance jusqu'aux options de la modernité. Elles leur ont permis de s'affirmer avantageusement, ces options, au sein d'un Islam majoritaire et elles favorisent, chez la plupart, l'adaptation aux valeurs de l'Occident. Sa famille paternelle les avait cultivées au point d'émigrer à Manchester en Grande-Bretagne, où il naquit.

Nos relations s'approfondirent au cours d'un assez long séjour auquel il m'invita au St-Antony College, à Oxford. Là, il me fut donné d'apprécier un foyer illuminé par sa belle épouse, qui,

comme lui, parlait aussi bien français qu'anglais. Nombreuses, par la suite, furent nos rencontres, en maintes occasions, académiques ou privées.

La carrière de l'universitaire s'affirma jusqu'à faire de lui l'un des meilleurs connaisseurs des évolutions internes du Proche-Orient dans le dernier siècle.

Comme tout vrai découvreur, il avait commencé par revivre ou transposer dans une œuvre scientifique les questionnements de sa vie personnelle. Et d'abord ceux que pose dans la région arabe l'existence de minorités : d'où le rôle de plusieurs des héros de la "Nahda", Renaissance beyrouotine et cairote. Ce fut le thème d'un important ouvrage : *Arabic thought in the Liberal Age*. On sait la contribution que des gens comme Butros Bustani ou les Yaziji, père et fils, pour ne citer qu'eux, ont apporté à ce développement, au Liban d'abord, puis en Egypte, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle où ils furent relayés ensuite par la magnifique génération musulmane de l'entre-deux-guerres.

Chez notre ami, cette première curiosité devait s'étendre à l'intérêt porté à tout ce qui touche l'Orient dans son développement historique et humain. Et tout d'abord, bien entendu, ce dialogue de l'un et du plural, qui domine ces sociétés non seulement dans leur for intérieur, mais aussi dans leurs rapports entre elles et avec nous. De là ces beaux livres : *Europe and the Middle East* et *The Emergence of the Modern Middle East*. Enfin, sa carrière aboutit à une synthèse magistrale : *A History of the Arab Peoples*, compendium de science autant que livre de raison.

Je rendis visite à cet ami, pour la dernière fois, alors que je participais à Londres, en tant qu'expert, à un tournage de la BBC. Nous fîmes l'excursion d'Oxford et je savourai une fois de plus la généreuse hospitalité d'Albert Hourani et de son épouse. Sa santé, dès lors défaillante, autorisait quelques inquiétudes. Cependant son activité restait intacte, de même que son dévouement aux causes qu'il avait toujours servies.

Dans la première partie de cette carrière, l'impérialisme occidental, là victorien, ici français, était resté le fait majeur, par les traumatismes exercés, les processus enclenchés, l'apport institutionnel et culturel. En revanche, depuis 1948, c'est

l'établissement d'Israël qui aux yeux de l'enquêteur sera apparu comme le vecteur le plus actif des turbulences. Certes, les nations orientales ont alors conquis leur indépendance politique, mais obérée pour la plupart par l'échange inégal et une acculturation, qui prend de surcroît les traits de l'américanisme. Les incertitudes du nationalisme et le désastre de la guerre des Six Jours rendent à nouveau pessimiste la lecture du présent et risquées les anticipations de l'avenir.

C'est du moins dans ce sens que j'interprète une conférence d'Albert Hourani donnée à Georgetown au moment des pourparlers de Camp David. Ceux qui ont entendu avec moi ses propos se rappelleront que ce jour-là, pour évoquer les Arabes de Palestine, il employa le nous...

\*\*\*

Comme tous ceux qui étudient l'Orient, nous prêtions, lui et moi, beaucoup d'attention au signe religieux qui, à certaines époques et dans certaines régions du monde — et c'est le cas dans celles que nous considérons — prête souvent son signe et son argument aux intérêts temporels. Il avait vécu, à l'égard de l'Islam et analysait en profondeur la situation parfois difficile des minorités. « Français au Maghreb, j'avais à l'égard de l'Islam, observait-il, vécu la situation inverse. » Cela retentissait-il sur notre analyse ? Ce n'était pour l'un comme pour l'autre que des points de départ, que l'esprit scientifique et maints rapports humains avaient ensuite corrigés...

En ce crépuscule d'une carrière à la fois studieuse et aérée, sa préoccupation s'amplifiait maintenant d'une problématique largement humaine. Cette confrontation de l'Orient arabe et de l'Occident, tant anglo-saxon que latin, à laquelle lui comme moi-même avions consacré nos vies, mettait en cause la notion même de civilisation. L'ère industrielle, qui avait projeté en force quelques sociétés seulement sur la planète, conférait par exemple aujourd'hui à la superpuissance américaine une initiative accrue sur le destin des hommes. Or n'avait-elle pas péché par de redoutables carences ? Coupable d'uniformiser la diversité vivace du monde, ne risquait-elle pas, et d'abord sur elle-même, dans ses

propres foyers, de se tarir en rebroussant d'autres forces créatrices que la technologie ?

Je crus alors comprendre qu'Albert passait de sa communauté protestante au catholicisme romain. C'est là une notation biographique que d'autres témoins de sa vie pourront infirmer ou confirmer. Je n'en fais mention que pour souligner l'importance du rôle que, dans son jugement sur les civilisations, il vouait maintenant au spirituel.

\*\*\*

C'est avec peine que nous avons appris le départ de cet ami. Nous avons perdu son sourire toujours courtois, toujours chargé d'une secrète mélancolie, sans doute celle du trop de cœur. Il va manquer de ce jour à nos études une intelligence et un sentiment, il va manquer aux deux rives quelqu'un qui faisait entre elles jonction. Et cela à un moment où, de jour en jour, elles s'éloignent l'une de l'autre.

*Saint-Julien-en-Born, avril 1994*